

LES ÎLES ÉPARSES

# Cinq pépites perdues

Nombreux sont ceux qui l'ignorent. Pourtant, la France possède, au large du Mozambique,



**Europa** C'est la plus grande des Eparses (30 km<sup>2</sup>). Et sur les plages plantées de joncs, personne, à part les tortues.



**Tromelin** Unique signe de vie sur cet îlot corallien de 1 km<sup>2</sup>: la station météo, occupée par quatre scientifiques.

# dans l'océan Indien

de minuscules territoires inhabités auxquels l'homme n'a presque jamais touché.



**Glorieuses** Chaque année, trois mille tortues vertes viennent pondre ici. Depuis peu leur population s'accroît.



**Glorieuses** Les chercheurs ont trouvé dans son lagon un site idéal pour étudier le blanchiment des coraux.

TEXTE DE  
NADÈGE  
MONSCHAU

La plupart sont situées dans le canal du Mozambique, un lieu stratégique où croisent les pétroliers en route vers l'Europe.

Pour les repérer sur un planisphère, il faut une loupe. Car ces lilliputiennes jouent à cache-cache entre Afrique et Asie. Pour les dénicher une par une, il faut pointer du doigt le cap de Bonne-Espérance et s'engouffrer dans le canal du Mozambique, droit vers le nord, puis contourner la pointe septentrionale de Madagascar avant de redescendre en direction des Mascareignes. Les voilà, à la queue leu leu, les bien nommées îles Eparses : Europa, Bassas da India, Juan de Nova, Les Glorieuses et Tromelin. Cinq cailloux à la dérive dans l'océan Indien. Cinq poussières d'Empire, dont la métropole a presque oublié le nom, voire l'existence. Sur ce chapelet découvert par des navigateurs européens entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, flotte pourtant le drapeau tricolore. La France en a pris officiellement possession à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Et les a délaissées... Une poignée de colons a bien tenté d'y exploiter le coprah, le guano, le sisal, et même les écailles de tortue de mer. Mais ils renoncèrent à s'éterniser sur des contrées si inabordables, si sauvages et si isolées. Après ? Rien. Plus âme qui y vive. Ou presque.

Depuis 1973, des petits détachements militaires des Forces armées dans la zone sud de l'océan Indien (Fazsoi) d'une quarantaine d'hommes, trois gendarmes et quelques météorologues foulent le sable de ces minuscules atolls. Ils exercent ainsi la souveraineté française. Car, malgré leur exiguïté

— à peine 38 km<sup>2</sup> de terres émergées, le tiers de Paris ! —, ces confettis attisent la convoitise des pays voisins. Maurice, Madagascar, les Seychelles... Les îles se trouvent pile sur la route de l'or noir. Le pétrole acheminé de la péninsule arabe jusqu'en Europe et en Amérique transite par le détroit du Mozambique. Par ailleurs, les Eparses bénéficient d'importantes ressources halieutiques. De ces cinq petits bouts de terre dépendent d'immenses Zones économiques exclusives (ZEE). Soit un domaine maritime de 640 400 km<sup>2</sup>, qui grouille de thons, de dorades, de marlins et d'espadons. L'Etat tire d'énormes profits de la vente des droits de pêche. Et pense aussi à une exploitation touristique ! Le Club Méditerranée a déjà montré son intérêt pour Les Glorieuses et ses paysages de carte postale. « Pour l'instant, les voyageurs n'ont pas accès aux atolls, nous étudions la question, avoue Thierry Perillo, chef du cinquième district des Taaf (Terres australes et antarctiques françaises), district constitué par les Eparses. Nous n'envisageons qu'une forme très encadrée d'écotourisme. Pas question de nous engager dans une voie dangereuse pour l'environnement. » Car la plus fabuleuse richesse de ces îlots, c'est la nature. Une nature quasi inviolée.

Là-bas, fait rarissime à l'échelle du globe, oiseaux, tortues, coraux et poissons goûtent leur solitude et vivent en paix, loin des hommes. Les Eparses ont d'ailleurs été classées réserve naturelle nationale par deux arrêtés préfectoraux, en 1975 et 1981. Résultat : plus de pêche, plus de chasse, plus de cueillette, plus de baignade, plus de plongée, plus de mouillage. Les seuls habitants temporaires des lieux, les garnisons qui se relaient tous les quarante-cinq jours, veillent jalousement sur ces sanctuaires, réagissant au quart de tour en cas de pépin, comme en avril 2006, lorsque, suite à un dégazage sauvage, une minimarée noire a souillé de bou-

lettes d'hydrocarbures les rivages de Juan de Nova. « Le premier écologiste de ces sites, c'est le gendarme ! », conclut Thierry Perillo. En effet, cet agent applique la loi stricte qui régit les Eparses. Tous les jours, il guette et chasse les intrus, plaisanciers, pétroliers ou chalutiers. Il fait même office « d'indic » pour les scientifiques, en comptant les traces de passage des tortues marines. Aux antipodes, un simple fonctionnaire peut devenir le gardien d'un trésor.

## TROMELIN LE RADEAU DES ESCLAVES

En plus d'être microscopique, cet atoll est plane, aride, battu par les vagues et chahuté par les alizés. On en fait le tour en une demi-heure. Pourtant, en 2006, d'octobre à novembre, une dizaine de personnes ont fouillé sans relâche le sol sablonneux de Tromelin et la barrière de récifs qui l'entoure. L'objectif de cette équipe mandatée par le Groupe de recherche en archéologie navale (Gran) était de retrouver les traces de l'« Utile ». Le 31 juillet 1761, ce vaisseau négrier de la Compagnie française des Indes orientales s'échoue sur les écueils de l'île déserte. Bilan : 19 morts. Les rescapés s'organisent. Ils creusent un puits, érigent un campement de grès et de corail et récupèrent les débris du navire pour bâtir un nouveau bateau. Au bout de deux mois de labeur, 122 membres d'équipage, tous Blancs, filent vers Madagascar à bord de cette embarcation de fortune. Et abandonnent 90 esclaves, auxquels ils promettent d'envoyer des secours. Les pauvres attendront quinze ans ! Le 29 novembre 1776, une corvette commandée par un certain chevalier de Tromelin accoste enfin sur l'îlot. Et récupère les seuls survivants : sept femmes et un enfant. Lors de leur expédition de 2006, les chercheurs du Gran ont retrouvé l'épave, des fondations

d'habitations, et même un journal de bord. Ils ont également pu certifier que les rares miraculés ont subsisté en se nourrissant de tortues et d'oiseaux de mer. Une seconde mission permettra peut-être de mettre à jour des sépultures.

## GLORIEUSES L'ŒIL DU CYCLONE

« Avec leur sable éclatant, leur lagon peuplé de dauphins et leurs cocoteraies, elles sont enchanteresses. J'y ai réalisé mes fantasmes de Robinson Crusoe. De toutes les Eparses, ce sont mes préférées. » Gérard Le Bris parle en connaisseur. Depuis 1982, ce météorologue a été affecté douze fois dans les Taaf, dont cinq dans cet archipel de poche baptisé Les Glorieuses. A la demande de l'Organisation météorologique mondiale (OMM), la France a, dès les années 1950, installé quatre stations dans les îles Eparses, sur la trajectoire des cyclones qui secouent l'océan Indien. « Avant l'avènement des images satellites, dans les années 1970, le seul moyen de détecter ces phénomènes consistait à se poster sur leur lieu de naissance ou de passage », explique Gérard Le Bris. Les Glorieuses, sentinelles à l'extrémité nord du canal du Mozambique, sont au cœur de ce dispositif. La plupart des perturbations qui menacent Madagascar et les Comores caressent ses côtes. La mission des « météo » : effectuer des relevés de température et de pression, en surface comme en altitude, grâce à des ballons gonflés à l'hélium. Puis envoyer leurs bulletins de prévision. « Aujourd'hui, ces données servent surtout à vérifier les informations transmises par les sondeurs des satellites », précise le scientifique. Trois des quatre stations basées sur ces îlots ont donc été automatisées, à partir des années 1980. Depuis, les météorologues amoureux des Glorieuses ont dû dire adieu à leur coin de paradis... ▶

Claire Levasseur





Alexis Rosenfeld / Double vue

V. Paill / Mails.fr

**Bassas da India** Les récifs et le lagon de cet atoll qui «disparaît» douze heures par jour n'ont jamais été explorés.

**Juan de Nova** Riche en phosphate, elle fut occupée entre 1900 et 1968 par des Français venus exploiter ses gisements.

## ▶ JUAN DE NOVA L'ELDORADO DES NATURALISTES

Un cimetière à l'abandon, un vague tracé de chemin de fer, des pavillons en ruines, les vestiges d'un lavoir, les débris d'un ponton, les décombres d'une prison... Voilà tout ce qui reste de la petite colonie de contremaîtres français et d'ouvriers mauriciens et seychellois qui, de 1900 à 1968, exploitèrent les gisements de phosphate de Juan de Nova. Seuls des scientifiques sont désormais autorisés à fouiller les secrets et à extraire les richesses de ce territoire. Trois à quatre fois par an, ils débarquent en petits bataillons pour y mener de savantes études sur les écosystèmes. «C'est un terrain de jeu extraordinaire, s'extasie Mathieu Le Corre. Chaque naturaliste rêve d'explorer des milieux quasi vierges. Ici, l'inventaire de la biodiversité est à peine esquissé. Tout, ou presque, reste à découvrir.» Accompagné de ses fidèles disciples, ce membre d'Ecomar (Laboratoire d'écologie marine) recense et observe depuis plus de quinze ans les oiseaux marins qui tourbillonnent bruyamment au-dessus des plages de l'atoll. Il étudie en particulier le comportement des deux millions de couples de sternes fuligineuses qui ont trouvé refuge à Juan de Nova pour y former la plus grosse colonie de l'océan Indien. Avec les autres Eparses, surtout Europa, cet îlot revêt même une importance majeure pour la sauvegarde de l'avifaune à l'échelle de la planète. Mais d'autres scientifiques préfèrent explorer les flots turquoises. Comme Pascale Chabanet, missionnée depuis 2002 par l'IRD (Institut de recherche pour le développement). «Les récifs de ces îles désertes et isolées comme Juan de Nova sont préservés de toute pollution et de toute influence anthropique. Mais elles sont affectées par les changements climatiques», explique la chercheuse. L'enjeu ? Utiliser ces bouts de nature primitive comme témoins. Et mesurer la part imputable à l'homme dans les bouleversements qui ébranlent l'équilibre de la planète.

## EUROPA LE SANCTUAIRE DES TORTUES VERTES

«La nuit, les plages ressemblent à de vastes champs de mines», raconte Jérôme Bourjea pour décrire un fabuleux spectacle. Pendant l'été austral, entre 8 000 et 13 000 tortues vertes accostent sur Europa pour y déposer leurs œufs. Depuis 1998, l'ingénieur de l'Ifremer (Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer) étudie aux Eparses l'état de santé et le comportement de cette espèce jugée en danger d'extinc-

tion par l'UICN (Union internationale pour la conservation de la nature). Son diagnostic : «Grâce aux comptages journaliers des traces de ponte effectués par les gendarmes depuis plus de deux décennies, nous pouvons aujourd'hui certifier que la population de chelonia mydas (nom savant de l'espèce) s'accroît de 3 % chaque année.» Europa reste l'un des plus importants sites de reproduction des tortues vertes au monde. Les biologistes ont également découvert qu'après éclosion, les petits se cachent dans les lagons bordés de mangrove. Là, ils se repaissent de plancton et grandissent paisiblement, avant de prendre le large. Dernière trouvaille, révolutionnaire : «Nous avons comparé l'ADN des femelles venues pondre sur Europa et sur Les Glorieuses : ce n'est pas la même famille ! Les premières sont typiques de l'Atlantique, les secondes de l'Indo-Pacifique !» Jérôme Bourjea s'enthousiasme. Les Eparses sont ainsi la seule région du globe où se croisent deux populations distinctes de tortues marines. À l'avenir, elles se mélangeront sûrement. Grâce à ce brassage génétique, l'espèce pourra mieux s'adapter à l'évolution de l'environnement. Mais l'Ifremer, qui a programmé une prochaine mission à Europa en mai 2008, n'est pas au bout de ses surprises. Prochain défi : comprendre comment les tortues, qui parcourent chaque année des centaines de kilomètres entre leur habitat et le lieu de ponte, s'orientent en pleine mer. Ce serait résoudre l'une des grandes énigmes de la nature.

## BASSAS DA INDIA L'ATOLL À MI-TEMPS

Une épave par-ci, une frégate échouée par-là, plus loin une vieille ancre rouillée... Autant d'indices qui invitent à se méfier de cet atoll dénudé. À l'instar de tous les navigateurs habitués à sillonner l'océan Indien qui l'ont toujours prudemment contourné. Car Bassas da India est une traîtresse. Cette sirène attire les Ulysse des temps modernes dans ses filets de corail, grâce à un piège diabolique. À marée basse, elle dévoile de magnifiques courbes : un récif parfaitement rond de 12 km de diamètre. Mais dès que la mer monte, l'îlot disparaît peu à peu, et, au final, seuls quelques rochers affleurent encore. Impossible de se douter alors qu'une barrière infranchissable sommeille juste sous la surface de l'eau. Du moins, pas avant la collision de la coque contre les brisants. Pour les naufragés, il ne reste alors nul espoir. Les voilà échoués sur une terre sans eau douce, sans un brin d'herbe, sans rien. L'homme n'a pas sa place ici. À Bassas da India, la nature gagne à tous les coups. ■